



L'actrice
Valérie Dréville
et la musicienne
Geneviève Strosser
avec Georges
Aperghis

**“éviter de faire comme
dans ces soirées poétiques
où l'on passe mécaniquement
d'un texte à une musique”**

Georges Aperghis

souffles en chœur

Avant que ne débute le festival Manifeste de l'Ircam, nous avons suivi les répétitions respectives de **Georges Aperghis** et de **Stanislas Nordey**. Sons, mots, souffles distillent les textes de Beckett et Guyotat.

Somme toute/tout compte fait/
un quart de milliase/de quarts
d'heure/sans compter/les temps
morts.” Le sablier du temps,
vu par Beckett dans ses
Mirlitonades... Ou encore :
“En face/le pire/jusqu'à ce/qu'il fasse rire.”
Ses aphorismes, constate Georges
Aperghis à l'issue de la répétition
d'*Un temps bis* au Théâtre de Gennevilliers
avec la comédienne Valérie Dréville
et la musicienne Geneviève Strosser.

Sur le plateau plongé dans la pénombre
où se dessine une ligne de lumière en
avant-scène, on entend un piétinement de
pas qui avancent, reculent, recommencent
et finissent par atteindre la lumière
qui enclenche la parole. Ces *Mirlitonades*,
les deux interprètes aux pieds nus les
disent comme le font les enfants, chacune
un mot ou deux, dit avec gourmandise
et la délectation de jouer avec leurs sons,
leur souffle, leur matière où cognent
les consonnes et filent les voyelles.

A l'alto, Geneviève Strosser interprète la
Toccata d'Helmut Lachenmann, et l'archet
sur les cordes fait entendre le souffle

de l'instrument. C'est aussi par une série
de sons soufflés qu'elles introduisent le
texte qui suit. “Toute la difficulté est d'éviter
de faire comme dans ces soirées poétiques
où l'on passe mécaniquement d'un texte
à une musique !”, indique Georges Aperghis
à propos de ce projet, où il est d'abord entré
comme conseiller des deux interprètes qui
voulait faire un spectacle où textes et
musiques partageraient le même souffle.

**Au final, il le met en scène mais c'est
à trois que tout s'est décidé**, du choix
des textes de Beckett – on entendra aussi
Immobile, *Pour finir encore*, *Bing* – à celui
des musiques – outre Helmut Lachenmann,
Ali de Franco Donatoni, *Un temps bis* et
Uhrwerk, une création de Georges Aperghis.
Lui qui connaît ses deux collaboratrices
depuis longtemps – Valérie Dréville depuis
son passage à l'école d'Antoine Vitez où
il enseignait – tient à mettre en avant le
rapport qui les unit toutes deux. “C'est une
composante du spectacle et il se termine sur
ça, surtout pas par une musique ou un texte.”

Il est vrai que pour lui, tout repose sur
la forme, à l'instar de l'écriture de Beckett
comme des musiques retenues, “parce que

la forme raconte plus, en fait, que le contenu.
C'est par la forme que l'on comprend,
alors que le contenu est rempli de paradoxes”.
Pour finir, il nous glisse : “Vous savez,
j'aime beaucoup le rock et j'en écoute
depuis toujours. Il ne faut pas croire que
je ne m'intéresse qu'à la musique
contemporaine... Alors, je suis très touché
que Les Inrocks suivent mon travail !”
Ça tombe bien, c'est réciproque !

Autre répétition à l'Espace de projection
de l'Ircam, celle de *Joyeux animaux
de la misère* de Pierre Guyotat, qui pousse
à s'interroger : que faire d'une voix ?
La question n'est pas simple. Il y a
les différentes voix qui se font entendre
dans le livre. Et il y a celle du locuteur
qui les fait entendre dans le contexte
d'une mise en espace, comme c'est le cas
de Stanislas Nordey.

Le comédien et metteur en scène
s'associe avec Olivier Pasquet de l'Ircam
pour donner une lecture de la fin
du dernier livre de Pierre Guyotat.
Les multiples sources sonores réparties
dans la salle diffusent ce curieux
mélange qu'est la langue de Guyotat.
Une truculence châtiée charriant ce que
certains décriraient comme des insanités :
“cul enfoutré”, “qu'un gros pouce me
crochète la chatte”, “marqué d'amour
comme un mur de chiottes”... Belle langue
servie par un beau grain de voix.

Assis dans les gradins, Stanislas Nordey
se concentre sur ce flux régulier. La voix

égale, parfaitement rythmée, restitue
le texte sans en rajouter. Les mots
de Guyotat n'en ont que plus de force.
On distingue cependant d'infimes
modifications dans la trame sonore.

On croit même un instant entendre la
voix de Guyotat se substituant à celle du
comédien. Ce n'est pas le cas. Pourtant,
il a été enregistré de son côté lisant son
texte par Olivier Pasquet. Sa respiration
est différente, moins régulière,
plus intuitive. Mais de sa lecture émane
une grande douceur. Il est possible
qu'on l'entende lors de la création.
Mais pour le moment, rien n'est fixé.

Une question se pose : faut-il
ou non modifier la voix pour traduire
les différents locuteurs présents dans
le texte ? Stanislas Nordey est dubitatif.
Il se méfie des effets. “Au début, on a
beaucoup joué avec ça, explique-t-il.
C'est inévitable avec l'Ircam. Quand Olivier
m'a exposé tout ce qu'on pouvait faire,
c'était un peu comme s'il déployait devant
moi une boîte à outils. D'abord, on veut
tout essayer. Mais plus on se rapproche
de la première, plus on sait qu'il faut faire
des choix.” Oubliés, les effets sans doute
trop faciles. Reste en revanche le travail
essentiel de création sonore à partir
de la voix réduite à des paramètres
abstraits : petits claquements rythmés
auxquels se superposent des sons
étirés tandis qu'on entend toujours
le texte, mais en retrait comme dans
un léger brouillard. Une voix mentale
qui se parle à elle-même.

Fabienne Arvers et Hugues Le Tanneur

Un temps bis, un moment composé par
Georges Aperghis, avec Valérie Dréville
et Geneviève Strosser (alto), du 12 au 15 juin
au Théâtre de Gennevilliers dans le cadre
du festival Manifeste (et aussi *Luna Park*,
musique et mise en scène de Georges
Aperghis, le 15 juin au Centre Pompidou)
Joyeux animaux de la misère, d'après Pierre
Guyotat, mise en espace et lecture Stanislas
Nordey, création sonore Olivier Pasquet,
les 11 et 12 juin à l'Ircam, tél. 01 44 78 12 40,
manifeste.ircam.fr